sainte, en franchise de tous droits, le vin, le blé, et toute espèce de grains.

Un concile s'assembla à Naplouse, sous le règne de Baudouin du Bourg, pour arrêter la corruption des mœurs; ce concile était le second qui eût été convoqué dans la terre sainte depuis la conquête de Jérusalem. Le premier, tenu sous Baudouin Ier, avait eu pour but de juger la conduite et les droits d'Arnould de Rhodes, nommé patriarche de Jérusalem.

Foulque d'Anjou, fils de Foulque le Réchin et de Bertrade de Montfort, était venu dans la Palestine pour s'associer aux travaux des chevaliers chrétiens; veuf d'Éremberge, fille d'Élie comte du Maine, il devint le gendre et l'héritier du roi de Jérusalem. Foulque d'Anjou avait pendant un an entretenu cent hommes d'armes qu'il menait lui-même au combat; sa piété et sa bravoure lui avaient mérité l'estime des chrétiens. Au commencement de son règne, il fut occupé à rétablir l'ordre dans sa principauté d'Antioche; le fils de Bohémond, venu d'Italie pour recueillir l'héritage paternel, avait eu à lutter contre Josselin de Courtenay, et avait péri dans la Cilicie. Foulque d'Anjou mit fin à une désastreuse confusion en donnant un époux à la fille de Bohémond; cet époux, qui devait gouverner Antioche, fut un prince d'Europe, Raymond de Poitiers. Il se trouva aux prises, peu de temps après, avec d'autres divisions funestes survenues dans ses propres États. La présence de Jean Comnène, fils et successeur de l'empereur Alexis, suscita de nouveaux débats dans la Syrie chrétienne. A cette époque, la réunion des Grecs et des Latins aurait pu porter les derniers coups à la domination musulmane; mais les Francs ne purent jamais se dépouiller de leur prévention contre les Grecs.

Le seul événement important du règne de Foulque d'Anjou fut la conquête de Panéas, place située dans l'Anti-Liban, aux sources du Jourdain. Le roi Foulque mourut d'une chute de cheval dans la plaine de Ptolémaïs. Il avait plus de cinquante ans lorsqu'il fut placé à la tête du royaume; le vieux roi, manquant d'énergie et d'activité, bâtissait des forteresses au lieu de rassembler des armées; sous son règne, l'esprit militaire des chrétiens fut remplacé par l'esprit de discorde. En montant sur le trône, Foulque d'Anjou avait trouvé un royaume fort et puissant; en mourant, il laissait les colonies chrétiennes en voie de ruine.

La couronne de Jérusalem avait passé de la tête d'un vieillard sur la tête d'un enfant, et cet enfant avait pour tuteur une femme. Baudouin III, à l'âge de douze ans, succédait à son père Foulque d'Anjou, et Mélisende sa mère était régente du royaume. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il se fit couronner roi. Baudouin III, fort jeune encore, entreprit une expédition sur Bosra, capitale de l'Hauranitide, à quelques journées au sud de Damas; un guerrier arménien, gouverneur de Bosra, était venu proposer aux chrétiens de leur livrer cette place. Parmi les barons et les grands du royaume, il y en avait plusieurs qui n'étaient pas d'avis de s'aventurer dans une expédition sur la foi d'un inconnu dont rien ne garantissait les promesses; mais le désir de visiter une contrée sur laquelle on racontait des merveilles, et l'espoir d'une conquête facile, avaient entraîné le plus grand nombre des chefs et des chevaliers.

Au sortir des montagnes de l'Anti-Liban, la troupe chrétienne rencontra des ennemis qui voulaient s'opposer à son passage. La marche des chrétiens dans la Trachonite fut lente et périlleuse. Brûlés par le soleil de ce pays sans ombre, ils ne trouvaient pas d'eau pure pour se désaltérer; les embûches et les javelots des Sarrasins ne leur laissaient aucun repos. Enfin apparut à leurs yeux la riche cité dont la pensée les avait soutenus dans leurs souffrances; mais un cruel mécompte attendait les chrétiens. Après de longs tourments, il faut qu'ils reviennent sur leurs pas, renonçant à la conquête qui leur a été promise : on leur annonce que la femme du commandant arménien a fait prendre les armes à la garnison de Bosra, et qu'elle se dispose à défendre la place. Quelle stupeur, quel profond ennui parmi les chrétiens! Frappés du danger qui les menace, les barons et les chevaliers pressent le roi de Jérusalem d'abandonner l'armée, de sauver sa personne et la sainte croix. Le jeune Baudouin rejette le conseil de ses fidèles barons, et veut partager tous leurs périls.

La troupe chrétienne, dans sa retraite, montra beaucoup de patience, de courage et d'énergie. Les Sarrasins avaient mis le feu aux vastes plaines que devaient traverser les guerriers de la croix; poursuivis par les flèches, par des tourbillons de flamme et de fumée, les chrétiens marchaient en silence, pressant leurs rangs, emportant leurs morts et leurs blessés. Les musulmans qui s'avançaient derrière eux, étonnés de ne trouver aucune trace de carnage, croyaient avoir à combattre des hommes de fer. L'armée de Baudouin fut reçue à Jérusalem avec des transports d'allégresse; on se réjouit du retour des guerriers comme d'une résurrection.

Mais l'orage grondait sur la tête des chrétiens, dans la Mésopotamie

et dans le nord de la Syrie. Zengui, prince de Mossoul, fondateur de la dynastie des Atabecks, infatigable capitaine, se préparait à frapper les grands coups contre les États latins; il avait étendu son empire depuis Mossoul jusqu'aux frontières de Damas, et sa puissance grandissait toujours. Le vieux Josselin de Courtenay, comte d'Édesse, était mort en donnant à son fils pusillanime une dernière leçon d'héroïsme, et le trépas de cet habile et courageux champion de la croix avait laissé sans défense le territoire chrétien de la Mésopotamie.

Zengui, qui depuis longtemps méditait la conquête d'Édesse, se présenta tout à coup sous les murs de cette ville avec une armée formidable. Josselin, faible et voluptueux jeune homme, se trouvait alors à Turbessel avec la plupart des guerriers francs, songeant peu à la garde de son comté. Édesse avait de hautes murailles, de nombreuses tours, une forte citadelle; mais les habitants manquaient de chefs pour les conduire au combat et diriger leur bravoure. Les habitants de la ville, le clergé, les moines même parurent sur les remparts; les femmes et les enfants leur apportaient de l'eau, des vivres et des armes. L'espoir d'un prompt secours soutenait leur zèle; ce secours n'arriva point. Les tardives démonstrations du jeune Josselin, ses efforts pour donner à Édesse des défenseurs n'aboutirent à rien.

Zengui poursuivit le siège; son armée était renforcée de Curdes, d'Arabes, de Turcomans. Sept grandes tours de bois s'élevaient plus haut que les remparts de la place. De formidables machines ébranlaient les murs; des mineurs venus d'Alep avaient creusé jusqu'aux fondements de plusieurs tours; leur prochaine ruine allait livrer un passage aux soldats musulmans, lorsque tout à coup Zengui interrompit les travaux du siège, et somma la ville de se rendre. Les habitants répondirent qu'ils aimaient mieux la mort. Le vingt-huitième jour du siège, plusieurs tours s'écroulèrent au signal de Zengui; l'ennemi pénétra dans la place, et le glaive musulman s'enivra du sang chrétien. Les vieillards et les enfants, les pauvres et les riches, les vierges, les évêques et les ermites furent immolés par des vainqueurs sans pitié. Le carnage dura depuis le lever du soleil jusqu'à la troisième heure du jour. Les chrétiens qui survécurent furent vendus comme un vil troupeau sur les places publiques. Les scènes de carnage se terminèrent par des insultes à la religion. Les vases sacrés servirent aux orgies de la victoire, et d'horribles débauches souillèrent le sanctuaire.

La nouvelle de la prise d'Édesse remplit de joie le monde musul-

Aux bords du Jourdain.

man. Le farouche Zengui, après avoir laissé une garnison dans la ville, se préparait à d'autres triomphes, lorsqu'il fut assassiné par ses esclaves, au siège d'un château non loin de l'Euphrate. Tandis que l'Asie célébrait sa gloire et sa puissance, dit l'histoire arabe, la mort l'étendit dans la poussière, et la poussière devint sa demeure. Le trépas de Zengui fut un grand sujet d'allégresse pour les chrétiens; mais des calamités nouvelles allaient tomber sur eux.

Zengui, frappé de la beauté et de l'importance d'Édesse, avait eu le projet de la repeupler. Un grand nombre des familles chrétiennes qui avaient été d'abord emmenées en servitude avaient reçu l'autorisation de revenir dans leur ville. A la mort de Zengui, ces familles chrétiennes murmurèrent contre leurs maîtres musulmans; le comte Josselin crut l'occasion favorable pour reprendre sa capitale. Favorisé par les habitants, il fut, en effet, introduit dans la ville au milieu de la nuit, à l'aide de cordes et d'échelles. Le comte et ses compagnons, entrés dans la place, avaient surpris et passé au fil de l'épée beaucoup de musulmans. Maître de la capitale, Josselin envoya des messages à tous les princes de la Syrie pour les conjurer de venir l'aider à conserver une cité chrétienne. Aucun prince n'arriva, et bientôt Noureddin, second fils de Zengui, parut aux portes d'Édesse à la tête de troupes formidables.

Josselin et ses compagnons n'avaient eu ni les moyens ni le temps de préparer une résistance; ils voient qu'il n'est de salut pour eux que dans la fuite. Les chrétiens ne pensent plus qu'à quitter la ville qui peut devenir leur tombeau. Les portes s'ouvrent au milieu de la nuit; chacun emporte ce qu'il a de plus précieux. La citadelle était restée au pouvoir de l'ennemi. Avertie par le tumulte des malheureux fugitifs, la garnison musulmane fait une sortie, et se réunit aux soldats de Noureddin, qui courent vers la ville et s'emparent des portes par lesquelles s'écoulait la foule des chrétiens. Là d'horribles combats commencèrent. Les chrétiens parvinrent à s'ouvrir passage, et se répandirent dans les campagnes voisines. Mais les ténèbres de la nuit ne purent les dérober au glaive; ceux qui portaient des armes se réunirent en bataillons. Ils furent poursuivis sans relâche; mille d'entre eux seulement se sauvèrent dans les murs de Samosate. Trente mille chrétiens avaient péri dans les deux invasions de Zengui et de Noureddin; l'histoire a compté seize mille prisonniers, condamnés aux misères de la servitude. Noureddin, voulant consommer l'œuvre de la vengeance, fit de la ville d'Édesse un vaste monceau de ruines, où il ne laissa qu'un petit